

ANDRÉ GIDE

# PALUDES

*nrf*

GALLIMARD





## ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

*Aux Éditions Gallimard*

### *Poésie*

LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER. *En frontispice portrait de l'auteur par Marie Laurencin.*

LES CAHIERS ET LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER (« Poésie/Gallimard ». Édition augmentée de fragments inédits du *Journal*. Édition de Claude Martin).

LES NOURRITURES TERRESTRES.

LES NOUVELLES NOURRITURES.

LES NOURRITURES TERRESTRES *suivi de* LES NOUVELLES NOURRITURES.

AMYNTAS.

### *Théâtre*

LES CAVES DU VATICAN. *Sotie.*

LES CAVES DU VATICAN. *Farce en trois actes et dix-neuf tableaux tirée de la sotie. Édition de 1950.*

LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAÎNÉ.

PALUDES.

SAÛL. *Drame en cinq actes. (« Répertoire du Vieux-Colombier ».)*

LE ROI CANDAULE.

ŒDIPE.

PERSÉPHONE.

THÉÂTRE : Saül – Le Roi Candaule – Œdipe – Perséphone –  
Le Treizième arbre.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

## **PALUDES**



ANDRÉ GIDE

PALUDES

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1926.*

*Dic cur hic*  
(L'autre école)



Pour mon ami  
EUGÈNE ROUART

*j'écrivis cette satire de quoi*



*Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent. Vouloir l'expliquer d'abord c'est en restreindre aussitôt le sens ; car si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous ne disions que cela. — On dit toujours plus que CELA. — Et ce qui surtout m'y intéresse, c'est ce que j'y ai mis sans le savoir, — cette part d'inconscient, que je voudrais appeler la part de Dieu. — Un livre est toujours une collaboration, et tant plus le livre vaut-il, que plus la part du scribe y est petite, que plus l'accueil de Dieu sera grand. — Attendons de partout la révélation des choses ; du public, la révélation de nos œuvres.*



## HUBERT

*Mardi.*

Vers cinq heures le temps fraîchit ; je fermai mes fenêtres et je me remis à écrire.

A six heures entra mon grand ami Hubert ; il revenait du manège.

Il dit : « Tiens ! tu travailles ? »

Je répondis : « J'écris Paludes. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » — « Un livre. »

— « Pour moi ? » — « Non ».

— « Trop savant ?... » — « Ennuyeux. »

— « Pourquoi l'écrire alors ? » — « Sinon qui l'écrirait ? »

— « Encore des confessions ? » — « Presque pas. »

— « Quoi donc ? » — « Assieds-toi. »

Et quand il fut assis :

— « J'ai lu dans Virgile deux vers :

*Et tibi magna satis quamvis lapis omnia nudus  
Limosaque palus obducit pascua junco.*

Je traduis : — c'est un berger qui parle à un autre ; il lui dit que son champ est plein de pierres et de marécages sans doute, mais assez bon pour lui ; et qu'il est très heureux de s'en satisfaire. — Quand on ne peut pas changer de champ, nulle pensée ne saurait être plus sage, diras-tu ?... » Hubert ne dit rien. Je repris : — « Paludes, c'est spécialement l'histoire de qui ne peut pas voyager ; — dans Virgile il s'appelle Tityre ; — Paludes, c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente ; voilà... Je raconte : — Le premier jour, il constate qu'il s'en contente, et songe à qu'y faire ? Le second jour, un voilier passant, il tue au matin quatre macreuses ou sarcelles et vers le soir en mange deux qu'il a fait cuire sur un maigre feu de broussailles. Le troisième jour, il se distrait à se construire une hutte de grands roseaux. Le quatrième jour, il mange les deux dernières macreuses. Le cinquième jour, il défait sa hutte et s'ingénie pour une maison plus savante. Le sixième jour... »

— « Assez ! dit Hubert, — j'ai compris ; — cher ami, tu peux écrire. » Il partit.

La nuit était close. Je rangeai mes papiers. Je ne dînai point ; je sortis ; vers huit heures j'entrai chez Angèle.

Angèle était à table encore, achevant de

manger quelques fruits ; je m'assis auprès d'elle et commençai de lui peler une orange. On apporta des confitures et, lorsque nous fûmes de nouveau seuls :

— « Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? » dit Angèle, en me préparant une tartine.

Je ne me souvenais d'aucun acte et je répondis : « Rien », inconsidérément, puis aussitôt, craignant des digressions psychologiques, je songeai à la visite et m'écriai : « Mon grand ami Hubert est venu me voir à six heures. »

— « Il sort d'ici, » reprit Angèle ; puis resoulevant à son propos d'anciennes querelles : — « Lui du moins fait quelque chose, dit-elle ; il s'occupe. »

J'avais dit que je n'avais rien fait ; je m'irritai : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il fait ? » demandai-je... Elle partit :

« Des masses de choses... D'abord lui monte à cheval... et puis vous savez bien : il est membre de quatre compagnies industrielles ; il dirige avec son beau-frère une autre compagnie d'assurances contre la grêle : — je viens de souscrire. Il suit des cours de biologie populaire et fait des lectures publiques tous les mardis soir. Il sait assez de médecine pour se rendre utile dans des accidents. — Hubert fait beaucoup de bien : cinq familles indigentes lui doivent de subsister encore ; il place des ouvriers qui manquent

d'ouvrage chez des patrons qui manquaient d'ouvriers. Il envoie des enfants chétifs à la campagne, où il y a des établissements. Il a fondé un atelier de rempaillage pour occuper de jeunes aveugles. — Enfin, les dimanches, il chasse. — Et vous ! vous, qu'est-ce que vous faites ? »

— « Moi ! répondis-je un peu gêné, — j'écris Paludes. »

— « Paludes ? qu'est-ce que c'est ? » dit-elle.

Nous avions fini de manger ; j'attendis d'être dans le salon pour reprendre.

Quand nous fûmes tous deux assis au coin du feu : « Paludes, commençai-je — c'est l'histoire d'un célibataire dans une tour entourée de marais. »

— « Ah ! » fit-elle.

— « Il s'appelle Tityre. »

— « Un vilain nom. »

— « Du tout, repartis-je, — c'est dans Virgile. Et puis je ne sais pas inventer. »

— « Pourquoi célibataire ? »

— « Oh !... pour plus de simplicité. »

— « C'est tout ? »

— « Non ; je raconte ce qu'il fait. »

— « Et qu'est-ce qu'il fait ? »

— « Il regarde les marécages... »

— « Pourquoi écrivez-vous ? » reprit-elle après un silence.

— « Moi ? — je ne sais pas, — probablement que c'est pour agir. »

— « Vous me lirez ça », dit Angèle.

— « Quand vous voudrez. J'en ai précisé-  
ment quatre ou cinq feuillets dans ma poche » ;  
et les en sortant aussitôt, je lui lus, avec toute  
l'atonie désirable :

## JOURNAL DE TITYRE

### OU PALUDES

*De ma fenêtre j'aperçois, quand je relève un peu la tête, un jardin que je n'ai pas encore bien regardé ; à droite, un bois qui perd ses feuilles ; au delà du jardin, la plaine ; à gauche un étang dont je reparlerai.*

*Le jardin, naguère, était planté de passeroles et d'ancolies, mais mon incurie a laissé les plantes croître à l'aventure ; à cause de l'étang voisin, les joncs et les mousses ont tout envahi ; les sentiers ont disparu sous l'herbe ; il ne reste plus, où je puisse marcher, que la grande allée qui mène de ma chambre à la plaine, et que j'ai prise un jour lorsque je fus me promener. Au soir, les bêtes du bois la traversent pour aller boire l'eau de l'étang ; à cause du crépuscule, je ne distingue que des formes grises, et comme ensuite la nuit est close, je ne les vois jamais remonter.*

— « Moi, ça m'aurait fait peur, dit Angèle ;  
— mais continuez, — c'est très bien écrit. »

J'étais très contracté par l'effort de cette lecture :

— « Oh ! c'est à peu près tout, lui dis-je ;  
le reste n'est pas achevé. »

— « Des notes, s'écria-t-elle — ô lisez-les !  
c'est le plus amusant ; on y voit ce que l'auteur  
veut dire bien mieux qu'il ne l'écrira  
dans la suite. »

Alors je continuai — déçu d'avance et, tant  
pis, tâchant de donner à ces phrases une appa-  
rence inachevée :

*Des fenêtres de sa tour, Tityre peut pêcher à  
la ligne... — « encore une fois ce ne sont là  
que des notes... »*

— « Allez donc ! »

*— Attentes mornes du poisson ; insuffi-  
sance des amorces, multiplication des lignes  
(symbole) — par nécessité il ne peut rien  
prendre.*

— « Pourquoi ça ? »

— « Pour la vérité du symbole. »

— « Mais enfin s'il prenait quelque  
chose ? »

— « Alors ce serait un autre symbole et  
une autre vérité. »

— « Il n'y a plus de vérité du tout puisque  
vous arrangez les faits comme il vous plaît. »



# ANDRÉ GIDE

## Paludes

*Paludes*, ou la semaine au jour le jour d'un littérateur en mal de voyage. Dans le microcosme étrangement fidèle que nous restitue le récit d'André Gide, domine la figure de Tityre, berger de tous les temps, habitant des marécages où fourmille une vie insolite. Mais quel est au juste ce Tityre, qui se nourrit de vers de vase, faute de pêches plus consistantes ? Richard, peut-être, l'orphelin besogneux par nécessité et pauvre par vertu, dévoué jusqu'à épouser une femme « par dignité, sans amour ». Ou bien Hubert, le rationnel, dont la spécialité est de chasser la panthère à l'escarpolette. Ou, plus simplement, le narrateur — cet amoureux — fou du changement qui, le cœur en fête, part en voyage avec Angèle mais ne va pas plus loin que Montmorency. Puisque, quelle que soit la direction choisie, l'individu revient toujours sur soi-même. « Recommencer ma vie ? s'interrogeait Gide dans son *Journal*. Je tâcherais tout de même d'y mettre un peu plus d'aventure. »

Sous le couvert d'un dilettantisme savant, d'une fantaisie contrôlée avec art, voici le journal d'un homme qui dirigeait ses journées avec un enchantement mesuré et le sens aigu de la cadence. Faussement négligent, le ton ne manque en effet ni d'harmonie ni d'humour. Au besoin, l'auteur se livre à une satire décapante des gens de lettres, du philosophe au bel esprit.



9 782070 227655



26-VI A22765 ISBN 2-07-022765-0

Extrait de la publication